

**Lectures
en
chambres**

Jeudi 25
vendredi 26 et
samedi 27 avril
à 20h30

Textes de
Odile Cornuz
Noëlle Revaz
Antoine Jaccoud

Dits par
Viviana Aliberti
Pascal Bongard
Bernard Kordylas

Mise en lecture de
Jean-Michel Meyer



**VILLA
BERNASCONI**
3, rue du Grand-Lancy



ESPACE 2

DOSSIER DE PRESSE

PRATIQUE

Lieu Villa Bernasconi, 8, route du Grand-Lancy, 1212 Grand-Lancy/Genève

Dates Jeudi 25, vendredi 26 et samedi 27 avril 2002 à 20h30

Horaires Du mercredi au samedi de 15h à 19h, le dimanche de 15h à 18h.

LECTURES EN CHAMBRES

Viviana Aliberti lit Odile Cornuz

Pascal Bongard lit Noëlle Revaz

Bernard Kordylas lit Antoine Jaccoud

Textes inédits mis en lecture par Jean-Michel Meyer

ANTOINE JACCOUD

Antoine Jaccoud est né à Lausanne, en 1957. Il fut politologue, puis journaliste, avant de se former à l'écriture dramatique auprès du metteur en scène polonais Krzysztof Kieslowski et du scénariste américain d'origine tchèque Frank Daniel. Il travaille dès la fin des années 80 comme scénariste pour le cinéma et la télévision, et enseigne l'écriture dramatique durant plusieurs années dans diverses écoles de cinéma. A partir de 1998, il collabore avec le metteur en scène lausannois Denis Maillefer en tant que dramaturge de ses spectacles, puis tente l'écriture pour le théâtre. « Je suis le Mari de *** » premier essai, est créé au Poche, à Genève, en janvier 2001, avec Roland Vouilloz dans le rôle-titre. Une deuxième pièce, « Les Chiens » est en stand-by. Une série pour la télévision suisse italienne, « Patrouille de nuit », est en production.

Texte lu par **BERNARD KORDYLAS**

L'année dernière, Bernard Kordylas était l'Albert d' « Autant que possible », spectacle sur le journalisme orchestré par Pierre-Louis Chantre à l'occasion du 20^{ème} anniversaire de « l'Hebdo ». Peu avant, il était Arkadi Filine, le liquidateur de « La Supplication » de Svetlana Alexievitch, mis en scène par Denis Maillefer, et le plus vieux parmi « Les Aveugles » de Maeterlinck mis en scène par Benjamin Knobil... A ces rôles puissants que lui offrent Denis Maillefer, Benjamin Knobil ou Darius Peyamiras s'ajoutent ceux endossés pour la télévision ou le cinéma : il est entre autres le curé de « L'Héritier » de Karcher, le postier d' «Azzurro » de Denis Rabaglia et Monsieur Capet de « Bigoudi »... Pendant trois soirées, il est la voix qui fait chanter les textes de l'ami Antoine Jaccoud.

REVUE DE PRESSE

« Lolo Ferrari ressuscite sur la scène du Poche »

Un magnifique spectacle

Depuis hier soir, le mari fictif de Lolo Ferrari porte les traits de son double théâtral, l'acteur Roland Vouilloz et l'on ne sait pas, au terme de ce spectacle magnifique, qui des deux, il faut applaudir. Peut-être d'abord ce corps d'amoureux assis au centre du décor, entre un pot de fleurs factices et un frigidaire. Jamais il ne quitte des yeux la caméra confidente placée devant lui, sauf pour diriger son regard vers le portrait de sa femme, accroché tout en haut du mur, à la manière d'une image pieuse. Cette présence immobile, loin d'asseoir le texte, lui donne au contraire une sorte de tension charnelle, de vitalité et d'allégresse qui ne fléchissent pas durant les 80 minutes de représentation. Soliste hors pair, dirigé au corps et à l'oreille par un Denis Maillefer lui aussi amoureux, le comédien se souvient qu'il est né à Verayaz dans le Valais, retrouvant dès les premiers mots proférés, l'accent de son enfance. Ce parti pris crée un effet de réel immédiat sans pourtant être réaliste. C'est que la langue populaire inventée par Antoine Jaccoud est fortément théâtrale. Elle introduit des moments de diversion comique permettant à son interprète de dire avec tendresse et sans apitoiement comment la parole vient parfois à manquer et renvoie douloureusement à la solitude. Dans ce long et beau poème compassionnel, les mots "trique" et "astiquer" par lesquels le personnage s'interpelle rituellement, finissent par ressembler à des mots tendre.

Rencontre

La fable d'abord. André Borlat est un petit homme sans âge. Il vit d'une rente modeste, après avoir dû renoncer à son métier de boulanger en raison d'une allergie épidermique à la farine. Ses journées, il les passe à filmer les cortèges, à "s'astiquer un peu" lorsqu'il rentre chez lui et, surtout, à écrire des lettres à l'amour de sa vie, croisée par hasard sur la double page d'un magazine spécialisé. Epistolier compulsif, il finit par obtenir réponse de la belle Lolo, puis, à l'occasion de l'inauguration d'un vidéo-club également spécialisé, par la rencontrer par de vrai. Elle et ses seins, qui vont par deux, comme "deux enfants malades accrochés à son corps, tirant sur les chairs, des jumeaux qui seraient là en permanence et dont il faudrait s'occuper avec beaucoup de délicatesse, leur prendre la température, les aider à se lever, les soulager d'être si gros et de ne pas savoir marcher tout seuls". De mari dévoué, l'ex-boulanger deviendra garde-malade, poussant le zèle conjugal jusqu'à fabrique de ses mains pourtant si peu bricoleuses une petite carriole à roulette sur laquelle sa femme puisse appuyer sa poitrine. C'est sur le motif touchant de cette béquille infantine qui s'achève le monologue d'André Borlat, époux fictif de Lolo Ferrari, auquel la réalité toujours plus cruelle que le théâtre, est venue ajouter un tardif veuvage.

L'auteur de la fable ensuite. Il s'appelle Antoine Jaccoud, habite à Lausanne et confesse entre deux trains le goût d'une certaine hypertrophie dans les fantasmes sexuels. Mis à part cet aveu de circonstance, l'homme est passionnant à écouter. Ses propos sur sa première pièce écrite pour le théâtre comme sur ceux qui la créent aujourd'hui n'ont rien d'une conversation de buffet de gare. Rapportés, ils disent à peu près ceci: "A l'origine, deux choses m'ont poussé à travailler sur ce texte. D'abord mon admiration enfantine et animale devant une poitrine extraordinaire. Puis, dans la foulée, le sentiment tragique que tout cela ne peut que mal finir. J'ai depuis mon enfance une conscience aiguë de la mort au travail. S'agissant de ces femmes invalides - elles sont une centaines à travers le monde qui se disputent une niche bien particulière de la pornographie -, ce travail prend une tournure résolument suicidaire. Tout cela, je crois, n'a jamais été dit. Or, le théâtre offre cette possibilité d'expression. J'aime bien divulguer ce qui est caché ou tu. Il faut raconter l'intime, l'honteux, la partie moins reluisante de notre existence.

La chance d'Antoine Jaccoud, et il ne manque pas de le souligner, est de pouvoir partager ce désir-là avec le metteur en scène Denis Maillefer. Voisins et amis à la ville, ils ont déjà tué le cochon ensemble et cet équarrissage s'appliquent aussi aux pièces de répertoire - La Cerisaie, Bérénice - sur lesquelles ils se sont retrouvés les saisons passées, l'un occupant les fonctions de dramaturge, l'autre de directeur d'acteur. Mais cette association féconde ne s'arrêtera pas aux représentations de Je suis le mari de ***. Une autre pièce est déjà écrite et attend de rencontrer la scène, probablement l'année prochaine. Elle s'intitule Les chiens. Un titre bref et affirmé comme les réponses de son auteur, un écrivain de théâtre qui fait preuve d'une vraie et talentueuse sincérité.

Thierry Merthenat, LA TRIBUNE DE GENEVE, vendredi 9 février 2001

« Un amour entre pub et show »

Les accessoires que l'on pourrait considérer dans le spectacle de Denis Maillefer comme des chichis anecdotiques sont en fait une astucieuse manière de détourner la réalité pour l'intégrer à l'imaginaire collectif. On retrouve donc dans Je suis le mari de *** aussi bien l'univers de la pub que celui des émissions télévisuelles, style Bas les masques. Décor unique : un frigo, une chaise, et une robe blanche suspendue, avec un décolleté qui laisse deviner la place immense laissée aux seins. Ceux de Lolo, bien sûr, "melons magnifiques" qu'André Borlat (Roland Vouilloz, excellent) voudrait "tâter" et "sucrer" et contre lesquels il viendra, à la fin, enfouir son visage d'homme enfant. Comme dans la pub pour une voiture, quand un bébé s'écrase la face contre un airbag, ersatz d'une mère absente. Mais avant de devenir la figure d'une mère absente, Lolo aura été pour Borlat une femme fatale. Un poids trop lourd pour cet homme solitaire, boulanger de son état qui décharge sa libido par la masturbation et la confession. De cette dernière, Maillefer fait la pierre angulaire de son spectacle conçu comme un show télévisé où l'acteur, assis face à la salle, prend le public comme confident. Vouilloz-Borlat actionne une caméra qui le filme en direct et projette son image sur le frigo-écran, en alternance avec des paysages alpins. Sa vie devient ainsi une séquence filmique donnant à son amour pour Lolo l'improbabilité du rêve, et au texte un sens inattendu.

Ghania Adamo, LE TEMPS, samedi 10 février 2001

« Antoine, Massimo, Roland, Denis... et l'icône du silicone »

Il s'appelle André Borlat et raconte, sur la scène du Poche, comment il a rêvé et chéri Lolo Ferrari, feu la deuxième plus grosse poitrine du monde. Un hommage fictif orchestré par quatre amoureux

Qui l'eut cru ? Qui aurait parié qu'une "Miss gros seins" soit un jour célébré sur la scène du Poche, théâtre genevois niché au cœur croisé de la Vieille-ville, à quelques mensurations de la cathédrale ? Questions de dimension et de vocation. Pourtant, depuis jeudi, la chose est palpable et joliment. C'est que Je suis le mari de *** a des arguments. Celui, déjà, de réunir l'infiniment petit et l'infiniment grand. Celui, surtout, de donner voir la confession amoureuse d'un serviteur et non d'un amant. Car Lolo a beau être vendue comme sex-symbol, elle est "trop étroite" pour consommer. Le paradoxe fait d'elle une icône et du mari, un converti. Dressé par quatre fidèles d'une quarantaine d'années, l'autel a les traits populaires de la culture TV et la belle sincérité d'un aveu chuchoté. Même s'ils avancent dans l'ombre de la créature, les artisans de ce monologue ne sont pas masqués : scénariste et dramaturge romand, Antoine Jaccoud signait en 1999 Je suis le mari de Lolo, son premier texte de théâtre, lu alors par les comédiens virtuoses que sont Gilles Privat Jean-Quentin Châtelain. Depuis, l'idole adulée est décédée et, protection de la personnalité oblige, des astérisques ont remplacé le prénom. Au diable l'indication, le public du Poche est fixé d'entrée : bouche pulpeuse et cheveux d'ange, *** promène sur écran les attributs qui firent sa célébrité.

Entre reliques et frigo

Après cette accroche visuelle, le plasticien Massimo Furlan enchaîne avec une scénographie pareillement emballée. A gauche, les reliques de Lolo (un calendrier où elle s'affiche nue et une robe aux dimensions exclusives), à droite, un frigo. Tout l'univers du mari. Ouvert, il dit les tâches ménagères confiées à André. Fermé il devient un écran où l'auteur du monologue sera lui aussi projeté. Car au centre, il n'y a pas qu'un bouquet de fleurs hésitant entre l'indice amoureux et l'offrande mortuaire. Il y a aussi, vissé sur une chaise, un être de chair s'adressant à une caméra en position "play". Dirigé par Denis Maillefer, Roland Vouilloz est André. Et il l'est aussi totalement qu'il était Antiochius dans Bérénice, l'an dernier. De toute évidence, le metteur en scène ne travaille pas sur l'effet de distanciation, assumé ici par le dispositif scénique. Le cheveu long ou rare, l'accent massif et le foulard pour faire joli, Roland Vouilloz a la simplicité de mise et d'énoncé propres à tous les André. C'est donc "gentiment", excepté quelques colères bien placées, qu'il raconte son Tour de vie. Les étapes de plaine, quand le quotidien sans relief le renvoie à sa réalité d'esseulé. Les étapes de montagne, lorsque le téléphone de Lolo ou la rencontre à la clinique le propulsent au sommet. Et s'il dit s'"astiquer", on imagine l'opération réalisée avec la même placidité. Comme une fatalité.

C'est dans cette simplicité que Je suis le mari de *** puise sa force. Une simplicité poussée jusqu'à la naïveté (assumée) lorsque sont projetées les images de la nature en joie. Ou lorsque Johnny Halliday, relayé par André, entonne un Je te promets, la voix cassée. Nous ne sommes pas là dans le registre de la cruauté et souvent on surit, on rit même, devant ce bon sens par paquets. N'empêche. Cette rencontre imaginée entre deux solitudes égarées est poignante comme un siècle sans humanité.

Marie-Pierre Genecand, LE COURRIER, mercredi 14 février 2001

« Cette vie est un poids »

D'elle, on ne voit qu'une robe zeppelinienne, un calendrier et son visage projeté sur la porte du frigo. Lolo Ferrari est absente, déjà disparue, même si le texte d'Antoine Jaccoud date de 1999. Un an avant la mort de la "deuxième plus grosse poitrine du monde". De lui, le mari, un découvre un gars sans âge, qu'on ne remarquerait pas, qu'on n'imaginerait pas avec elle. Chaise, caméra, télécommande, André Borlat se confesse comme d'autres se déshabillent chez la Dumas. Il "s'astique en lisant de magazines", amateur d'énorme: bagnoles, pompes et bien sûr seins. Les seins de Lolo, sa passion, tellement gros "qu'ils sont désormais quatre à table et forment une famille". Il est gentil Borlat. Et son histoire, si cocasse avec son accent traîné du côté de Vernayaz, s'avère moins farce que triste récit d'une solitude à deux. On l'écoute, fasciné, Borlat. On partage son bonheur résigné : tout cela va mal finir. Interprétation parfaite de Roland Vouilloz, fine mise en scène de Denis Maillefer, que rêver de plus? "Mourir étouffé sous cette montagne de chair?"

Thierry Sartoretti, L'HEBDO, jeudi 15 février 2001

« Vous avez dit gros...lolos »

Beaux comme un beau chien, aussi encombrants qu'un camion chargé de palettes, tels sont les gros seins de Lolo. Une poitrine gigantesque qu'André Borlat veut soigner, cajoler et caresser. Vieux fantasmes de papier glacé ou réalité décalée, le spectateur ne le saura jamais. Pendant une heure trente de monologue captivant, le comédien Roland Vouilloz donne vie à cet improbable mari de Lolo Ferrari, qui raconte sa vie de célibataire onaniste et amoureux fou de l'icône en silicone. Bénéficiant d'une mise en scène subtilement kitsch de Denis Maillefer, l'acteur incarne à merveille cet ancien boulanger qui vit de sa rente et qui fantasme sur les belles miches des demoiselles dénudées qui parsèment les magazines spécialisés. Antoine Jaccoud signe ici une première Œuvre toute en finesse, avec quelques lenteurs, mais dont la force poétique évoque Ramuz. On pense aux Deschiens, à la télé de proximité et on se moque volontiers de la condition du pauvre: vivre avec la deuxième poitrine du monde et ne pas pouvoir consommer pleinement. L'idée était gonflée, le résultat est à la hauteur.

Yves Gerber, DIMANCHE.CH, dimanche 18 février 2001

« Chacun cherche son cœur »

La scène montre un intérieur simple et modeste. A l'image d'André Borlat, le mari de... Lolo Ferrari. Il a voulu ce statut et a mis long pour l'obtenir. Ce n'est pas tant le désir qui anime son amour: à peine une pénétration inachevée, pour cause d'étroitesse douloureuse. Non, il l'aime parce qu'il pense qu'elle a besoin de lui, qu'il la protège et la soigne. Et ma foi, c'est sans doute naturel qu'il s'astique un p'tit coup après avoir massé ces deux seins maousses, ces deux boules souvent en feu, ces jumeaux malades qui font désormais partie de sa famille. L'effet balancier est ici permanent. Entre le drame et l'humour, la fiction et le reality-show, la naïveté et la lucidité, le petit et le gros, l'intime et l'universel, le strass et la routine. Une vie au quotidien confessée face à une caméra, installée au bord de la scène. Admirable travail en vidéo. La bande-son n'est pas moins judicieuse, faisant cohabiter, entre autres, Malher et Johnny.

Face au monde

La force du texte, du jeu et de la mise en scène est de placer le spectateur plus en témoin qu'en voyeur. Lolo Ferrari est omniprésente (film, calendrier, robe), mais le héros, c'est lui, André Borlat, dans sa bulle, mais face au monde. Un brave gars avec un fort accent, dont les origines vaudoise, fribourgeoise et valaisanne sont volontairement mélangées. Un souci de vérité et de proximité. Deux vies, deux rêves, se croisent dans cette pièce, puis se rencontrent. Et nul ne sait, à l'issue de la confession, s'ils se sont séparés, si Lolo est déjà Là-Haut. Etrange sensation, mêlant l'amour et la mort, tandis que résonne encore une chanson sentimentale aux paroles pertinentes : "Chacun cherche son coeur"...

Michel Caspary, 24 HEURES, mercredi 28 février 2001

NOËLLE REVAZ

1968	Naissance à Vernayaz.
1973	Perd sa première dent de lait.
1988	Matu au Collège de l'Abbaye, Saint-Maurice.
1988-1995	Etudes de Lettres à Lausanne
1989	Apprend brutalement qu'elle n'a pas de dents de sagesse.
1992-93	Séjour d'études à Pise
1995	Licence en Lettres (latin)
1994-2001	Enseignement dans des écoles privées
1996-97	Ecriture hebdomadaire de nouvelles pour la radio (Espace 2).
1998	Se mord la langue en croquant une pomme
1999	Prix Hermann-Ganz
2000	Résidence d'écriture à L'Arc de Romainmôtier
juin 2001	Congé sabbatique pour une durée indéterminée
2002	<i>Rapport aux bêtes</i> , Gallimard.

Elle aime que l'on savoure le comique de ses petits contes philosophiques.

Textes lus par : **JEAN-MICHEL MEYER**

Comédien, journaliste, critique de théâtre et metteur en scène, depuis 1996, Jean-Michel Meyer est également réalisateur-producteur de « Fiction » à la Radio Suisse Romande-Espace 2. Tombé sous le charme de l'écriture de Noëlle Revaz il reprend son rôle de comédien pour faire la lecture de ses courts monologues. Il dirige par ailleurs la mise en lecture de tous les textes présentés à la Villa Bernasconi.

ODILE CORNUZ

Odile Cornuz est née à Moudon en 1979, elle vit et travaille à La Chaux-de-Fonds. Actuellement en résidence à la Comédie de Genève, la jeune écrivain a suivi de 1998 à 2001 des études de Lettres à l'Université de Neuchâtel. Depuis 1998, année où elle obtient le Prix des Jeunes Auteurs, pour les poèmes « Cycles d'elle », elle se dédie à l'écriture. En 1999, elle remporte le Prix de la commune de Vernier pour le conte-nouvelle « Nina », en 2000 elle aborde l'écriture radiophonique après une résidence de trois semaines aux Maisons Mainou. « La nuit des chiffres » sera mis en ondes par Jean-Michel Meyer en juin. Suivent « Improbable cautère », puis « Terminus » et « Le Bal des torgnoles » qui remporte le Prix Gilson 2001. A la fin de l'année est mis en scène par Luisa Campanile, l'un des vingt monologues écrits pour « La Confession ».

Texte lu par : **VIVIANA ALIBERTI**

La comédienne a suivi l'Ecole Serge Martin avant de poursuivre un bout d'aventure avec Ariane Mnouchkine... Depuis la naissance de ses enfants, Viviana Aliberti se consacre davantage au cinéma qu'à la scène. En 2001 sort *Roberto Succo* de Cédric Kahn où elle incarne le rôle de la jeune femme enlevée par le tueur. La même année, elle est Rina dans *Newsman* d'Yvan Butler, et on la verra bientôt sur les écrans de *La felicità non costa niente* où Mimmo Calopresti la dirige en psychanalyste.

Les lectures, elle connaît. Avec Mauro Bellucci, elle mettait en scène et disait des textes de Ponge, Réda et Cousse dans un spectacle gracieusement intitulé « Comme des bêtes : enfantillages, oiseaux et autres pépiements ». Puis ce fut le tour de Pessoa, de Mahmoud Darwich et enfin du « Journal de Palestine » composé par Enrico Gastaldello. Elle connaît également l'écriture d'Odile Cornuz pour l'avoir lue à la radio : *Terminus* marque le début de cette rencontre répétée à la Villa ce printemps...

REVUE DE PRESSE

nicité no 11



Odile Cornuz: l'écriture au bout des doigts

Odile Cornuz n'est pas uniquement étudiante en lettres à l'Université... à presque 22 ans, elle a déjà obtenu deux prix littéraires, puis a été elle-même membre de jurys. Elle s'est vue publiée à plusieurs reprises et toute une série de ses récits radiophoniques ont été réalisés et diffusés sur Espace 2. Ses projets? En duo avec une amie, Léna Strasser, elle a écrit une pièce de théâtre, " En attentes": deux femmes qui discutant de l'avortement dans la salle d'attente d'un gynécologue...

"Les oeuvres d'Odile Cornuz - édition complète" - ça te fait envie?

Oh, pff... J'ai surtout envie de plus d'expérience radiophonique. Pour créer une pièce radiophonique, il faut réfléchir autrement que pour la lecture silencieuse et individuelle... Mais bien sûr que j'aimerais évoluer. Il y a certainement l'envie de montrer ce que j'ai fait, mais en même temps, je me dis que je dois encore améliorer et laisser mûrir mon écriture, qu'elle soit radiophonique ou littéraire.

Donc, en ce moment, c'est plutôt le « radio théâtre » qui t'intéresse?

Oui, parce qu'il est quelque part plus "ouvert", on peut créer un espace d'imaginaire plus

vaste, et je trouve que c'est un atout. Personnellement, je préfère écrire des monologues que des dialogues, c'est un moyen d'expression qui s'adresse mieux à l'individu. La radio a changé de caractère: autrefois, les gens l'écoutaient en famille, on prêtait l'oreille ensemble à la pièce policière. Aujourd'hui, la radio s'adresse plutôt à l'individu, à chacun dans l'intimité de sa chambre. Voilà pourquoi je trouve que le monologue est un moyen d'expression plus approprié. En même temps, je dois avouer que je suis une novice en ce qui concerne l'écriture théâtrale, et le monologue est plus proche de l'écriture littéraire.

"J'aimerais que tous ces temps obscurs m'enluminent à tes yeux. Mon ombre devrait plus t'émouvoir que ma présence."

Odile Cornuz, "Improbable cautère"

Comment l'écriture est-elle arrivée dans ta vie?

Au début j'écrivais plutôt des poèmes... dans un cahier, comme on le fait parfois en étant jeune. Ça devait être quand j'avais à peu près 12 ans, et j'entendais des petites histoires, à la radio, la télé, les faits divers, ou je voyais un personnage qui apparaissait pendant quelques secondes à l'écran, et ça vous touche. On se demande quelle peut bien être la vie de cette personne... Et puis j'ai toujours aimé lire, alors ça féconde l'imagination.

Y a-t-il des auteurs qui t'ont particulièrement marquée?

(Soupir) Je ne sais pas... enfin, je n'aime pas tellement le fétichisme, ou être dogmatique. Dans mon enfance, j'étais abonnée à un journal qui s'appelle "J'aime lire" et là, il y avait toujours un supplément qui s'appelait "Je bouquine". Une petite bande dessinée y présentait une oeuvre classique. Celui-ci a certainement contribué à me donner goût à la lecture et à l'écriture. Autrement, ce sont des auteurs comme Alessandro Barrico, Maxence Fermine, Amélie Nothomb, Jacques Prévert, Raymond Queneau ou Boris Vian qui m'ont accompagnée et que j'aime bien. C'est avec Jacques Prévert que j'ai commencé la poésie... Il est vrai que ses textes vous y ouvrent facilement.

Comment décrirais-tu ton style d'écriture?

Je peux surtout mentionner ce que d'autres m'en ont dit: il y a des gens qui le trouvent lyrique, symbolique... même un peu précieux. Je pense qu'il n'est pas très réaliste, mais j'essaye d'évoluer dans ce sens-là. La pièce qui a passé le 19 mai sur Espace 2, par exemple, était plus réaliste, plus recherchée.

"Hier, j'ai trébuché sur un bout de trottoir que je croyais connaître mieux que moi-même. Erreur! Il y avait un creux en plus, une bosse en moins, enfin... un changement de niveau."
"Tous ces trous qui nous narguent – c'est pas pour rien, vous savez. C'est qu'on est fait comme-ça, et qu'on sera toujours à la recherche de c'qui peut les remplir. Moi, je vous l'dis: la vie, ça consiste à bouffer tous ces trous."

"On est tous à chercher des bouche-trous. A en changer et à croire qu'on sera plus heureux en plein qu'en vide. Mais le truc, c'est qu'ça revient au même: un trou bouché aura toujours la mémoire d'avoir été un trou."

Odile Cornuz, "Les trous"

Est-ce que tu aimerais, un jour, pouvoir dire: voilà, ça, c'est mon style?

Je n'aimerais pas forcément m'imposer une image. On évite plutôt de se faire coller une étiquette, alors ce serait illogique que je m'en encombre moi-même. En fait, ça dépend aussi de l'histoire que j'écris. Selon son déroulement et caractère, l'écriture réagit différemment. Bien sûr, on peut faire des exercices de styles, avec le même récit, comme Queneau, mais en général, le style est adapté à l'histoire.

As-tu déjà pu constater ce que décrivent certains auteurs, à savoir que les personnages de ton histoire deviennent indépendants de ta volonté?

Non... pas tellement. Mais je pense que ce phénomène est moins fort dans une nouvelle, ou les textes que j'écris en ce moment, parce que le ou les personnages vous habitent moins longtemps que pour un roman, par exemple. Il y a des moments où on ne maîtrise pas entièrement ce qu'on écrit, et c'est les plus beaux. Mais je ne pourrais pas prétendre qu'un personnage m'aurait soudain "dicté" des mots.

Les personnages que tu crées, que signifient-ils pour toi?

En fait, je crois qu'ils représentent la curiosité que j'ai face à tout ce que je vois. Ce qui m'intéresse, c'est de me demander comment les choses peuvent bien se passer dans des situations que je ne connais pas, pour une personne dans laquelle je ne me reconnais pas forcément. J'essaye de découvrir l'autre en me mettant dans sa peau. Après tout, c'est un peu comme interpréter un rôle dans une pièce de théâtre.

Comment sais-tu donc créer ces personnages, si tu ne les connais pas?

Des conjectures. Je suis obligée de mettre en jeu les quelques connaissances de ce que je vis, entends et vois. Ce sont par exemple aussi des textes, des anecdotes qui m'inspirent. Il y a d'innombrables composantes.

"En toi convergeaient toutes les forces du monde, tous les éléments et aussi toutes mes craintes. J'assistais aux tempêtes du feu, aux élans de l'eau, j'étais engloutie par la terre mouvante, toujours. Et les bras au ciel ne trouvaient pas de prise."

Odile Cornuz, "Improbable cautère"

Y a-t-il des moments à saisir dans l'écriture, des moments d'inspiration particulière, ou est-ce surtout une question de pratique, un travail rigoureux rempli d'exercices d'écriture?

Il y a des deux... Quand, pendant une certaine période, je n'en ai pas eu le temps, il vient un moment où j'ai vraiment besoin d'écrire. Ou bien alors, lorsqu'une situation me fait réagir, je sens que c'est assez impérieux, qu'il faut que j'écrive. Ces textes, ensuite, il faut les retravailler, les reprendre... il y a dix pour cent d'inspiration et nonante pour cent de sueur, c'est connu.

En général, j'aime bien reprendre et retravailler le texte pour en faire de la prose poétique, afin qu'il devienne presque musical.

Que lis-tu en ce moment?

Un livre d'Edgar Tripet, "Comment cela était"... c'est un auteur de La Chaux-de-Fonds, il y parle d'un homme qui raconte comment il a manqué sa tentative de suicide. C'est une situation prenante, et il y emploie un langage particulièrement beau. Et puis bon, pour mes études, je suis en plein milieu des crimes sanglants de "Macbeth". Je viens aussi de commencer la lecture de Pasolini.

Est-ce que tu penses que ta personnalité transparait à travers ton style?

C'est inévitable. Mais je ne sais pas si on peut utiliser les mêmes adjectifs pour un style et pour une personnalité... est-ce que je suis "lyrique" (rire et hésitation)? Le style et la personnalité vont ensemble, c'est sûr.

Y a-t-il un passage dans tes écrits qui te tient particulièrement à coeur?

Le deuxième monologue que j'ai écrit pour la radio. Il s'appelle "Improbable cautère". C'est un texte que j'ai écrit pendant que j'étais en résidence radio (atelier d'écriture radiophonique, ndlr), en l'espace d'environ une heure et demie, sous le coup d'une inspiration. Un de ces moments durant lequel tu ne sais pas trop ce qui t'arrive, tu te mets à écrire, et le temps passe, et au bout d'une heure et demie que tu n'as pas vu passer, le texte est là. Puis je l'ai

lu à quelques personnes qui l'ont trouvé assez bon pour être réalisé, ce qui s'est fait. Suite à la diffusion, j'ai eu des réactions d'auditeurs qui en ont été touchés, et ça, c'est un très beau cadeau.

Si tu pouvais choisir d'être un instrument d'écriture?

...je serais une plume. Une plume à réservoir.

Odile, une personne que tu aurais aimé rencontrer?

George Brassens.

Ce qui suscite ton aversion?

L'hypocrisie.

Es-tu une étudiante modèle?

Je suis perfectionniste, je fais les choses jusqu'au bout. C'est quoi, être "une étudiante modèle"?

Le passage littéraire que tu préfères?

"La solitude! Encore... Je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui" dans "Le baobab fou" de Ken Bugul, une écrivain sénégalaise.

Propos recueillis par Guislaine Bretcher
Etudiante en Faculté de théologie

"Surtout ne rien dire. Et qu'aurais-je pu exprimer, d'ailleurs? Comment parler d'une ligne de papier qui déchire deux vies intimement liées? Comment ne pas enfouir en soi tous les mots parce qu'ils ne conviennent pas? Parce qu'ils trahissent parfois... plus qu'on ne voudrait bien en dire?"

Odile Cornuz, "Improbable cautère"